

Oscar Wilde, le dandy balzacien

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

P our qu'une vie d'artiste (et d'homme, oserons-nous dire) soit réussie, il faut qu'elle soit manquée par quelque côté, que l'homme au cours de son laborieux passage sur la terre se heurte au monde et se blesse, qu'il s'aperçoive que le monde est un mur et le règne du néant, et que la seule porte qui s'ouvre devant lui est celle de l'art (ou de la religion). Nul mieux qu'Oscar Wilde n'a illustré cette affirmation. Son œuvre et la forme qu'il a donnée à sa vie ont pour origine son homosexualité vécue en tant que douloureuse exclusion de la communauté humaine. (Je pense d'ailleurs que cet ostracisme fut vécu par Wilde non pas tant comme une exclusion sociale que comme une damnation métaphysique, voulue telle). C'est donc cette vie toute balzacienne que *L'Album-Wilde*¹ nous invite à feuilleter.

De fait, Oscar Wilde est à lui seul quatre ou cinq personnages de ce Balzac qu'il aimait tant. Il commence par être un lion, comme Marsay, il est encore plus snob que Rastignac, il s'adonne à la débauche comme le baron Hulot, il a de l'esprit comme Madame Marneffe, il a la foi naïve du curé de Tours, il va au bain comme Vautrin, il a même son Lucien de Rubempré en la personne de Lord Alfred Douglas, et sa mort dans une chambre d'hôtel ressemble à celle du Père Goriot.

Il y avait en Wilde un mélange de bon et de mauvais, de grossier et de raffiné, de vicieux et de spirituel, de sincérité et de pose. Cet homme tant adulé, puis tant honni, contait délicieusement et sa con-

versation fatiguait vite. Une source invisible distillait en lui des gouttelettes de poison, mélangées au flot de sa fantaisie. Il rappelait étrangement ce personnage double de Stevenson, tantôt excellent et bienfaisant sous les traits du Dr Jekyll, tantôt implacable et bestial sous le masque de Mr Hyde. Nous retrouvons d'ailleurs un écho de cette œuvre dans son roman *Le portrait de Dorian Gray*. Ce portrait qui vieillit et devient hideux à la place de son modèle, lequel reste inaltérable, beau et jeune, mais dont l'âme se corrode, est une des plus belles trouvailles de la littérature, ainsi qu'un mythe aussi puissant que celui de Faust ou de *La peau de chagrin*. Comme dans cet ouvrage, le fantastique est si bien imbriqué dans l'intrigue, il découle si naturellement de la réalité, que jamais la raison n'en est choquée. Wilde est l'un des rares écrivains qui, depuis la mythologie grecque, aient inventé un symbole du destin.

Humour et amour

L'aristocratie anglaise de l'ère victorienne eut bien de la chance d'être peinte par lui. En lisant *Le portrait de Dorian Gray* et ce qu'il appelait ses «comédies de salon», on a l'illusion qu'elle n'était composée que de gens très profonds sous leur drôlerie, suprêmement élégants et intelligents tout en ayant l'air de faire la bête. En fait, chacun des héros de Wilde, c'est Wilde lui-même avec son humour, son



Avec son fils, dans le film «Wilde» de Brian Gilbert.

intuition à la fois si juste et si déconcertante de la vie. Peu d'auteurs nous en apprennent autant sur la façon de déchiffrer le monde d'Oscar Wilde. Cependant, sa méthode est toute simple : elle consiste, sur tous les sujets, à énoncer le contraire de l'opinion courante. En voici un exemple parmi des milliers : «Il n'est pas difficile d'être heureux avec une femme du moment où on a cessé de l'aimer.» L'œuvre entière de Wilde fourmille de ces «surprenantes», comme si les idées marchaient la tête en bas et que son travail eût consisté à les remettre d'aplomb. On comprend que cela ne pouvait que se terminer tragiquement par deux ans de bagne. Le pauvre Wilde, par son esprit, ses succès, sa vie tapageuse, suscita les mêmes haines que chez nous, cinquante ans plus tard, le pauvre Sacha Guitry.

La société pardonne rarement qu'on la peigne plus amusante qu'elle ne l'est.

Un autre aspect de Wilde, qui le rend si attachant, c'est son bon cœur, son esprit de charité et d'amour, qui se révèlent particulièrement dans ses nouvelles comme *Le Prince heureux* ou *Le Géant égoïste*, lesquelles sont aussi touchantes que des contes d'Andersen (et probablement d'une inspiration plus sincère). On y voit exprimées, sans la moindre emphase, mais d'une manière féerique comme chez Dickens, la pitié pour les malheureux, la croyance dans la bonté du monde et de Dieu, la douceur des bonnes actions. Wilde dit quelque part que c'est la beauté artistique qui fait monter les larmes aux yeux et non les beaux sentiments. Pourtant, il réalise le miracle d'émouvoir le lecteur plus encore par ce qu'il raconte

que par la manière ravissante dont il le raconte. Et il serait temps de retourner le paradoxe d'André Gide, qui fut d'ailleurs en son temps l'un des disciples d'Oscar Wilde, qui voulait que le diable collabore à tout prix à toute œuvre littéraire de quelque envergure.

Il échut donc à Wilde le même sort qu'à Byron et Brummel, ses modèles. Comme eux, il jouit d'une réputation brillante, devint la coqueluche de la société londonienne, la plus fermée qui soit. Il se promenait entouré de beaux jeunes gens, vis-à-vis desquels il prétendait jouer le rôle de Socrate par la discussion, la maïeutique et l'esthétique et auxquels il enseignait l'art si raffiné de ne rien faire. «C'est quand on cherche le sens de l'existence qu'on est certain de ne pas le trouver», fait-il dire je ne sais plus où à l'un de ses personnages. L'enfant ne le cherche pas, lui, car il est dans la vie. L'adolescent le recherche, car il devine qu'il est sorti de la vie et pressent qu'il ne pourra plus jamais y entrer. Or que lui propose-t-on ? De devenir un adulte. Devant cette perspective sinistre, il fut affolé. «Je veux rester un enfant, s'écrie-t-il, je ne veux pas avoir à porter le fardeau de l'homme blanc, je veux danser avec les nègres et tirer à l'arc avec les Peaux Rouges et fumer le narghilé avec les Ottomans. Je veux perdre mon temps en discussions stériles, ma vie, mon âme et ma fortune héritée de mes ancêtres, fumer des cigarettes à bout doré sur mon balcon en lisant mes auteurs préférés et jouer les préludes de Chopin sur un piano désaccordé dans les bouges de l'East End.»

Gloire et chute

L'adulation l'amena à forcer son talent, il y eut le scandale, le procès, la prison et la fin que l'on sait. Mais tout ce que l'on ne sait pas, ou tout ce qu'on a oublié, cet *Album Wilde* nous le rappelle opportuné-

ment. Cette vie dépouillée des légendes et des bruits qui entouraient l'homme et l'écrivain, regardons-la donc de plus près. Et d'abord ses origines. On ne saurait imaginer milieu familial plus propice à l'éclosion d'un talent littéraire. Son père, Sir William, était chirurgien réputé dans toute l'Europe, et sa mère fut un moment l'égérie du mouvement nationaliste irlandais dont elle traduisit les revendications dans des poèmes flamboyants. Leur maison était un salon où se rencontraient tout ce que l'Irlande comptait de personnalités marquantes et où s'échangeaient les idées les plus avancées.

C'est au collège que le jeune Oscar prend conscience de sa singularité. Il a horreur des exercices physiques et préfère au sport la lecture des poètes. On le brime, ou du moins on s'y essaie, car sa force physique décourage les tentatives d'intimidation, mais c'est dans son être intime que l'adolescent se sent irrémédiablement différent et passe à la révolte. L'arme avec laquelle il pourra l'exprimer, c'est à Oxford qu'il la découvrira durant les quatre années les plus déterminantes de sa vie. C'est dans l'esthétisme de Ruskin et surtout de Walter Pater qu'il subodore une subtile mise en question des valeurs puritaines victoriennes. Or, ce qui chez ces deux professeurs n'était qu'une théorie, devient chez Wilde une attitude devant la vie et même un art de vivre.

En quittant l'université, Wilde se lance à la conquête de Londres, persuadé que l'avenir lui réserve gloire et fortune. Pendant cinq ans, il va prêcher son évangile dans les salons. Ses comédies mondaines lui assurent le succès dont il rêvait. Il est le roi du Londres aristocratique. Puis, au bout de ces cinq années consacrées, c'est la catastrophe qu'il a délibérément provoquée. Il poursuit en diffamation le père de son ami, Lord Alfred Douglas, qui l'a accusé de pédérastie, et perd son procès. Ses amis le pressent de s'enfuir, mais il

refuse. Il est condamné à deux ans de prison. En 1897, libéré, il quitte l'Angleterre et s'installe à Paris où il finira ses jours trois ans plus tard.

Alors commencent pour Wilde les années de déchéance. Avec la mort de sa femme, en 1898, s'effondre le dernier espoir de rédemption. Après les privations de la geôle, il est saisi d'une fringale de plaisirs. Pour lui, désormais, le bonheur se trouve dans la bonne chère et un libertinage effréné. Ses habitudes prennent un caractère de lourdeur. Il n'a plus l'allant et la fantaisie qui atténuaient ses désordres de jeunesse. Il s'épaissit et se plaint lorsqu'il est contraint de marcher un quart d'heure. Quand son ami Harris entreprend de secouer sa torpeur, il répond : «Je suis incapable d'écrire, Frank. Quand je reprends la plume, tout le passé revient. Le regret et le remord, comme deux chiens jumeaux, enragés, affamés, se jettent sur moi au moindre moment de distraction. Il faut que je sorte, sinon je deviendrai fou...» Ses amis parisiens le fuient, Marcel Schwob brûle ses lettres, Daudet, Renard, Coppée refusent de signer la pétition en sa faveur qui devait être remise à la reine Victoria.

Wilde a subi toutes les perplexités de la pensée, depuis l'enivrement jusqu'à l'atonie, depuis l'orgueil jusqu'au doute et, sinon jusqu'à la foi, du moins jusqu'au désir de la foi, mais c'est avec son désastre, l'opprobre public, la chute, la ruine, qu'il rejoint sa grandeur totale.

Merveilleux et surnaturel

Reste l'œuvre et ce qu'on pourrait appeler le côté chrétien, plutôt dostoïevskien de Wilde. A part ses délicieuses comédies, feu d'artifice d'éblouissants paradoxes, et *Le Portrait de Dorian Gray*, ce que je retiendrais ce sont ses contes pour enfants. C'est là que le diable et le bon Dieu mon-

trent un peu plus gentiment le bout de leur nez. (Car ce sont eux et eux seuls qui tiennent les fils qui nous remuent, comme aimait à le dire Baudelaire.) C'est bien avant l'épreuve qui lui inspirera son *De Profundis*, dans des récits comme celui de *L'enfant-étoile* ou *Le fantôme de Canterville*, que Wilde aborde le thème de la conversion et écrit cette fécondation des cœurs par l'humilité et l'amour avec des mots merveilleusement simples. Comme Dostoïevski au bagne, c'est en prison que Wilde découvre le Christ. Les pages de *De Profundis* sur l'humilité, la souffrance, sur la lecture de l'Evangile, sur le mémorial que constitue la liturgie eucharistique et sur la sympathie imaginative du Christ sont un des plus beaux textes christiques.

Un des amis de Wilde, évoquant son souvenir, décrivait sa voix comme «exquise, musicale» et parlait de la «pure lumière bleue enfantine de son regard». Car il y avait un Celte chez Oscar Wilde. Il ne s'est pas contenté de braver les moralistes et de défier les idéologues. Il a été beaucoup plus loin : il s'est attaqué au réalisme. Sans cette imagination tournée vers le merveilleux, il n'aurait jamais pu être sensible au surnaturel et parler du Christ comme il l'a fait : «Il a compris la lèpre du lépreux, les ténèbres de l'aveugle, la cruelle misère de ceux qui vivent pour le plaisir, et surtout l'étrange misère des riches.» Voilà aussi pourquoi il a pu dire que la bonne littérature est par définition mensonge et artifice, et que l'écrivain digne de ce nom, loin de prendre ses modèles dans la réalité, lui impose, au contraire, ses modèles. Cette vie toute balzacienne, Dostoïevski aurait fort bien pu l'écrire. Mais n'est-ce pas Dieu, ce suprême romancier qui en fut l'auteur ?

G. J.

¹ **Merlin Holland**, *L'Album Wilde*, Anatolia/Le Rocher, Paris 2000, 204 p.